

L'aventure ferroviaire

Lorsque j'étais petit, il nous arrivait de partir en vacances. Les traumatismes précoces sont-ils les seules vraies leçons de l'enfance ? Qu'on en juge. Les premières années de la mienne, nous partions en train. Nous : mon père, ma mère et moi. C'était l'aventure. Il fallait sortir de chez nous, affronter le « pays de l'Autre » – d'autres lieux, d'autres habitudes, des façons de faire dont nous ne possédions pas forcément le code, et cela quand bien même notre périple se bornât à nous conduire dans une région française distante tout au plus de quelques centaines de kilomètres. De surcroît, nous étions forcés de nous en remettre à la bienveillance de l'Autre ; nous utilisions un mode de transport « en commun », c'est-à-dire que nous abdiquions toute prétention à l'autonomie, à la maîtrise, à la décision singulière. Nous remettions notre sort entre les mains de l'Autre – c'était désormais lui qui décidait. Selon son seul bon vouloir ? Quand même pas. Nous étions certes prêts à accepter l'arbitraire, mais pas n'importe lequel. L'arbitraire de la règle, pas celui d'une volonté personnifiée, et donc nécessairement maligne. Une tâche nous incombait dès lors : vérifier continûment que la règle annoncée, que le code auquel nous avions consenti soient bien ceux qui s'exerçassent.

Tâche monumentale s'il en fut. Nous arrivions à la gare presque une heure avant le départ du train. Mon père, d'avance

résigné, se retirait du cours des événements. C'était ma mère qui procédait : elle sortait les billets, les vérifiait une fois de plus – en dehors de la maison, sous ce jour nouveau, peut-être y apparaîtrait-il quelque chose qu'elle n'avait su remarquer auparavant ? –, les comparait aux indications des différents panneaux d'affichage, puis nous passions devant l'employé qui les poinçonnait et nous rendions sur le quai. Le poinçonneur, les divers contrôleurs dont nous croisions le chemin et tout ce qui, de près ou de loin, pouvait être pris pour un employé de la SNCF en raison de son habit ou même simplement de son allure affairée ou dégagée – incongrue en de tels lieux pour tout autre qu'un professionnel – étaient bien sûr mis à la question. Étant entendu que nous nous rendions à X, par le train de 10 h 08 à destination de Z et qui s'arrêtait à Y, ces billets étaient-ils les bons, correspondaient-ils bien aux places que nous avions réservées – une dans le sens de la marche et deux en sens contraire, car, vous savez, le petit est malade en train ; étaient-ils poinçonnés comme il le fallait – on vous fait confiance, n'est-ce pas, mais on ne voudrait pas avoir d'amende à payer ; était-ce bien au quai 4 qu'il fallait se rendre – c'est celui qui est indiqué, mais il n'y a pas de train ! – C'est normal, Madame, il ne part que dans trois quarts d'heure ; la voiture 12 s'arrêterait-elle bien à cet endroit – avec tous les bagages que nous avons à charger, on ne peut pas se permettre de perdre de temps ; le train serait-il à l'heure, n'y avait-il pas de retard prévu, quelle catastrophe était annoncée – autant nous le dire tout de suite, nous pouvions l'entendre, nous étions prêts à tout, et au pire pour commencer ! Les employés étaient de vrais professionnels, mon père était absent, moi j'avais honte, les trains étaient en général à l'heure, et ma mère était épuisée par une telle débauche d'énergie, mais elle se serait fait tuer sur place plutôt que de renoncer à s'assurer que l'ordre du monde était à peu près sauvegardé.

Il est certes difficile, pour un obsessionnel, de rompre avec ses habitudes, avec cette routine chère à son cœur, qui le protège de la menace désirante et lui évite d'être. Et il est carrément angoissant, pour un obsessionnel, d'aller directement se confronter à ce que peut bien lui vouloir l'Autre, au risque toujours présent d'une « jouissance méconnue » qui viendrait soudain à se dévoiler. Mais ce qu'ont de proprement terrible les voyages – et les voyages ferroviaires ne sont-ils pas les pires, combien de temps ai-je donc mis à le comprendre ? – est qu'ils additionnent chacun de ces périls, le renoncement au rempart d'une vie sans surprise et l'entrée décidée dans le monde du désir, en y adjoignant le danger suprême : que derrière l'Autre-du-code se révèle en majesté l'Autre-de-la-jouissance.

Pourquoi voyager, dans ce cas – se demandera le raisonnable ? La question, à la réflexion, est franchement sottise. Il est, d'une part, des obsessionnels sages qui ont admis l'évidence : ils ne voyagent qu'autour de leur chambre et, dans le secret de leur âme, savent s'en trouver satisfaits. Pour les autres, les obsessionnels qui jugent bon de porter sur leur dos le fardeau de leur névrose, il existe toutes sortes de raisons à cette épreuve : devoir, nécessité de se couler dans le moule, règle impérieuse, intégration de l'aventure dans le rituel social ou privé, etc.¹. Mais dans tous les cas, le risque est là : non seulement de sortir de l'abri,

1. Variante particulièrement astucieuse : mon ami S. Z. (de son propre aveu grand obsessionnel devant l'Éternel) est à la fois un sage qui a reconnu l'inanité du voyage et un névrosé qui se lance régulièrement dans l'aventure après avoir pourtant bien juré qu'on ne l'y reprendrait plus. En bon obsessionnel, il prépare avec soin son périple, ce qui devrait en toute logique lui permettre ensuite de s'en dispenser (à quoi bon l'accomplir, dès lors que les conditions de sa réalisation ont été réunies ?). Mais il l'effectue néanmoins, en en donnant pour seule raison la nécessité de vérifier que tout, sur place, correspond bien à ce qui avait été programmé !

d'aller au-devant de la réalisation de quelque chose, mais aussi, et surtout, de faire apparaître, à trop froter la lampe de l'Autre-gardien de la structure, le redoutable génie de l'Autre-jouisseur, de l'Autre n'ayant pour seule loi que la satisfaction de son propre désir.

Pauvre obsessionnel, obligé de se livrer ainsi en pâture, de se porter soi-même en sacrifice. Mais avec quand même – nous l'avons vu – un recours, d'autant plus systématique qu'il devient ultime : non seulement s'assurer fébrilement du maintien de l'arbitraire du code, de la persistance de la structure, mais s'en faire proprement le relais, le héros, le champion. Tâche épuisante – nous l'avons également noté –, tâche impossible, même, mais là est son éthique – et sa contrainte, sa nécessité, sa compulsion, son salut. Avec – et c'était notre dernière observation – une arme fidèle à sa disposition, Excalibur elle-même, affûtée comme jamais lame ne le fut : le doute.

Qui rendra jamais au doute le vibrant hommage que lui doit l'obsessionnel ? Quand les rituels n'en peuvent plus, que même l'angoisse s'avère impuissante à tenir la jouissance à distance et que l'impossible au principe de la structure menace d'abdiquer, le doute garde encore quelques ressources. Pour une raison bien simple, en l'occurrence, et d'une merveilleuse ingéniosité : si le péril est qu'à l'Autre-qui-manque se substitue l'Autre-qui-jouit, porter le doute sur cet Autre-qui-manque parce qu'on craint qu'il cesse de remplir sa fonction est précisément une façon de le rétablir dans celle-ci et de lui redonner consistance et statut. Si j'ai le soupçon, en d'autres termes, que l'Autre-garant de la loi va me faire défaut et que je contrôle alors ses éventuels ratés, je lui rends ainsi sa qualité première : d'être manquant. C'est en doutant de lui, en somme, que je le constitue – à la place qu'il me faut bien lui accorder pour supporter moi-même d'exister et de désirer (un tant soit peu). Dès lors, ce ne sont plus aux

manifestations de sa jouissance que je risque d'être en butte, mais simplement aux signes de son incurie : tout va bien, ces défaillances dûment constatées ne sont jamais que la marque de l'Autre qu'il me faut – celui qui n'existe décidément pas. « *C'est vrai, d'ailleurs, quoi, c'est un vrai scandale : ils sont incapables de respecter les horaires ! On se demande quand même à quoi passent nos impôts. Si on ne peut jamais compter sur personne...* »

De quoi sont faites les vraies leçons de l'enfance, me demandai-je ? Il est clair que ce qu'ont eu de traumatisant, mais aussi de structurant, mes aventures familiales et ferroviaires est à verser au compte de cette passion maternelle et obsessionnelle pour la vérification de l'ordre du monde institué et pour la dénonciation de ses carences. Me faut-il à présent parler du goût que je pris plus tard à la lecture de Pagnol, voire de *La Famille Fenouillard* ? Certes non, ce serait indiscret, sinon à préciser qu'il me fallut un temps certain pour réaliser que ce qui m'y fascinait n'était pas de croire y retrouver tel ou tel trait de ma problématique personnelle, mais de constater qu'il avait bien fallu que d'autres que moi se heurtent à des questionnements suffisamment voisins des miens pour en être ainsi poussés à offrir à leur mythe personnel ce prolongement délicat qu'est l'écriture de fiction.

* * *

Dans les fabriques d'obsessionnels, ne l'oublions pas, les mères qui essaient d'avaler le monde parce qu'elles croient ainsi pouvoir lui échapper sont irremplaçables.